

Action anglaise et gouvernement (1909)

[L'effort du gouvernement anglais] s'est traduit depuis moins de deux ans par le vote et l'application de la loi des retraites ouvrières, par le vote et l'application de la loi de huit heures dans les mines, par une révision populaire et hardie de la législation agraire en Angleterre. Il va aboutir au vote d'une loi qui arme les ouvriers contre les propriétaires de logement insalubres, et au vote si important d'une loi instituant le minimum de salaire dans plusieurs catégories du travail à domicile [...]. Cet effort se manifeste enfin aux Communes, en ce moment même, par le vote d'une loi sur la propriété foncière en Irlande que le *Times* qualifie de révolution agraire, et par l'adoption, au travers de débats passionnés, d'un projet de budget qui est certainement, par les dispositions qu'il contient et par les principes qu'il pose, le plus hardi qui ait été proposé depuis plusieurs générations à un Parlement européen.

Et le gouvernement anglais annonce par quelques mesures de détail de M. George Lloyd, par le ferme discours de M. Asquith dans le Birminghamshire, que ce sont là seulement les premières pages du livre de justice sociale qui est à écrire ; que l'assurance sociale contre la vieillesse doit se compléter à bref délai par l'assurance sociale contre l'invalidité, et surtout par l'assurance sociale contre le chômage.

Comment le gouvernement anglais a-t-il pu entreprendre avec audace, comment peut-il mener avec persévérance la lutte engagée contre les grands intérêts oligarchiques ? Parce que, depuis des années, il n'y a pas eu, entre la classe ouvrière et lui, de conflit aigu, de collision sanglante. S'il avait par sa brutalité ou sa maladresse provoqué au combat le prolétariat anglais, jamais il n'aurait pu mener à bien, il n'aurait même pas pu essayer la lutte contre les privilèges sociaux.

Le jour où, en France, M. Combes, s'est démis du pouvoir, il a dit qu'il se réjouissait surtout de ne pas laisser derrière lui un seul cadavre ouvrier. Les déplorables sauvageries qui marquèrent l'invasion de la Bourse du Travail par la police furent désavouées par lui, blâmées par lui, autant que le lui permettaient les hautes protections dont bénéficiait le chef de la police parisienne. Et la protestation violente des organisations ouvrières fut sans lendemain, parce qu'elles comprirent elles-mêmes que la volonté du chef du pouvoir n'était pour rien dans cet accès de violence policière et que son système de gouvernement était autre. Si M. Combes avait écouté les conseils perfides que lui prodiguaient conservateurs et modérés jouant l'affolement, s'il avait écrasé le poids de la force armée, les grèves des ouvriers agricoles du Midi, s'il avait pris prétexte du drapeau rouge arboré un moment par les paysans au clocher d'un village pour mettre la région en état de siège et inonder de soldats toutes les routes, s'il n'avait pas fait comprendre à tous les agents du pouvoir que tout en protégeant les biens et les personnes ils devaient s'abstenir de toute provocation, de toute pression et de toute menace, il aurait assumé la responsabilité de collisions inévitables ; chargé de ce fardeau il n'aurait pu livrer la rude bataille de laïcité, dont le soulèvement du prolétariat espagnol rappelle aux prolétaires de France la nécessité et la grandeur.

L'Angleterre a cette bonne fortune qu'entre la classe ouvrière et le pouvoir émané de la nation les conflits de force brutale se font de plus en plus rares. Voilà bien des années, si je ne me trompe, que n'a pas coulé une goutte de sang prolétarien, et les interventions de la force armée, qui n'ont pas cessé encore, ne se produisent qu'à des intervalles qui vont s'élargissant.

Cela tient à deux causes. Cela tient d'abord au prudent respect que l'effort prolongé et la vigueur d'action depuis un siècle ont imposé enfin à la plupart des gouvernants, aux traditions de liberté ouvrière créées peu à peu, et contre lesquelles se brisent les tentatives de réaction. Cela tient aussi à la puissance d'organisation qui permet au prolétariat anglais, dans les grands conflits économiques, d'être maître de lui-même et de tous ses éléments, et d'exercer une action méthodique, une action d'ensemble et de masses débarrassée des accidents puérils de violence.

Qu'on n'imagine pas dans cette action méthodique et réglée un prolétariat sans vigueur et sans audace. La classe ouvrière anglaise n'est pas atone et résignée et son formalisme n'a rien de timide et de servile. Elle n'a jamais eu peur des coups. Elle les a reçus sans peur. Elle les a rendus sans ménagement. Elle est, je crois, la plus foncièrement combative qu'il y ait au monde. Dans les meetings populaires, dans l'enthousiasme presque physique qui s'y développe, éclate la vigueur saine et profonde d'une classe qui a su conquérir des conditions de vie, de nourriture, de logement, de plein air, de loisir supérieures dans l'ensemble au moins d'un tiers à celles des ouvriers les plus heureux du continent.

On sent, dans le prolétariat anglais, réserve faite des déchets lamentables qui ne pourront être relevés que par une énergique législation sociale, une force mieux nourrie : son exubérance de fond est à notre exubérance méridionale ce qu'est la poussée de la vague à la danse de l'écume.

Et cette force ne sommeille pas. Le prolétariat anglais est toujours attentif à demander, à exiger tout ce qu'il peut obtenir, dans des conditions déterminées, du patronat et de l'État. Il pratique comme classe ce que le juriste Lehring conseille aux individus : l'incessante revendication de tout ce qui est dû, c'est-à-dire, pour le prolétariat, de tout ce qui peut être conquis. Il lui arrive naturellement, comme à toute force humaine en lutte, de subir des défaites, et la longue grève des mécaniciens, il y a quelques années, se termina par un échec. Mais il sait que dans tout combat, même le mieux préparé, il y a des chances de défaite : et il continue, dans les mauvais jours comme dans les bons, son effort d'organisation, sa préparation méthodique.

Pour conquérir le droit politique et le droit syndical, il a multiplié les efforts, il s'est exposé à tous les périls ; l'histoire des sacrifices consentis par la classe ouvrière anglaise est une des plus émouvantes qu'il y ait dans l'histoire du travail. Et si les dirigeants, effrayés par son progrès, tentaient une réaction trop marquée, si l'espoir d'une prompt réparation par les voies légales se dérobaient, le prolétariat anglais ne tarderait pas à faire sentir au pouvoir qu'il a toujours du sang dans les veines.

Du peuple ouvrier des tissages, montaient, il n'y a pas longtemps encore, une agitation continue et très ferme, servie par une organisation très forte, qui a permis aux travailleurs anglais du textile d'améliorer en trente ans leur condition dans des proportions vraiment admirables.

Quand les ouvriers d'Angleterre ont conquis un instrument d'action, ils ne le dédaignent pas [...]. Ayant conquis lentement, péniblement, le suffrage universel, ils s'en servent. C'est même pour en faire un usage immédiat qu'ils en ont fait d'abord un usage un peu court. C'est pour en obtenir d'emblée des résultats palpables qu'ils ont commencé par voter, en faisant leurs conditions, pour un des grands partis politiques historiquement constitués en Angleterre. Il leur paraissait trop long, trop aléatoire de constituer un parti politique à eux. Il a fallu toute l'admirable propagande doctrinaire de nos amis de l'ancienne *Social Democratic Federation*, il a fallu tout l'admirable effort plus souple de l'*Independent Labour Party*, pour faire pénétrer un commencement de pensée socialiste dans les organisations ouvrières anglaises, pour les préparer à une action politique autonome.

Mais, encore une fois, ce n'était pas par dédain de l'action politique que les travailleurs anglais hésitaient à former un parti de classe : c'était, au contraire, par impatience d'utiliser le pouvoir politique enfin conquis. À mesure que les vieilles défiances de l'ancien trade-unionisme à l'égard de l'action politique autonome s'effaceront, et que dans le *Labour Party*, dans le parti du Travail agrandi, la pensée socialiste, par lente et inévitable infiltration se développera, le prolétariat anglais fera du suffrage universel, de la puissance politique et parlementaire, un usage qui étonnera l'Europe.

De même, ayant conquis le droit de se syndiquer, les ouvriers anglais ne négligent pas. Ils entrent dans les *Trade Unions* par grandes masses. Ils les dotent, par de fortes cotisations, de tous les moyens de résistance et d'attaque. Et, ils sont parfois dispensés de la lutte, précisément parce que le patronat sait qu'ils y entreraient avec une grande force.

Depuis qu'une majorité libérale et radicale est entrée au Parlement, ayant à sa gauche le groupe autonome du *Labour Party*, deux grands conflits ouvriers ont éclaté : le conflit entre les ouvriers des chemins de fer et les compagnies ; le conflit tout récent entre les ouvriers mineurs et les compagnies minières. Chaque fois, les *Trade Unions* ont procédé à un referendum, et c'est armés de la volonté certaine, manifeste, presque unanime des ouvriers, qu'elles ont abordé le patronat. Et chaque fois, le patronat a dû consentir des concessions et l'épreuve de la grève a été évitée. C'est le gouvernement qui a déterminé ou plutôt rédigé les formules de l'accord [...]

La récente victoire des mineurs d'Angleterre est une des plus belles qu'ait remportées le prolétariat européen. Parce que la lutte n'a été accompagnée d'aucun incident tragique, parce qu'il n'y a eu ni fusillade, ni collision avec la police, parce qu'il n'y a même pas eu grève mais seulement menace de grève, l'événement a été très peu commenté dans la presse européenne, et je crois que la classe ouvrière française l'a à peine remarqué. C'est pourtant un des faits sociaux les plus caractéristiques de l'action prolétarienne anglaise. Les ouvriers venaient d'obtenir du Parlement, par la poussée politique, la journée de huit heures dans les mines. Les Compagnies minières d'Écosse, alléguant que cette réduction légale accroissait démesurément leurs charges, émirent la prétention d'abaisser les salaires. Les mineurs écossais répondirent qu'ils n'accepteraient aucune réduction et ils demandèrent à la Fédération nationale des Mineurs si elle les soutiendrait en s'associant à leur grève. La Fédération consulta les mineurs ; presque tous répondirent : près de six cent mille. 550 000 votèrent pour la grève, 40 000 seulement votèrent contre, tout prêts d'ailleurs à suivre la décision de la majorité. C'était la grève générale des mineurs certaine, les ouvriers anglais, éduqués par une longue pratique syndicale, ne s'engageant jamais à la légère et ne menaçant jamais en vain. Devant cette manifestation si ordonnée à la fois et si forte de la résolution ouvrière, devant la certitude d'un arrêt prolongé des charbonnages, l'Angleterre s'émut. Et les compagnies d'Écosse capitulèrent aux mains du ministre du Commerce, M. Winston Churchill, successeur en ce poste de M. George Lloyd, dont la décision arbitrale maintint les salaires.

Mais, même si la grève avait éclaté, elle se serait développée dans des conditions telles, que les risques de collision avec le pouvoir auraient été à peu près nuls.

Et c'est pourquoi, en ce moment, malgré quelques erreurs du gouvernement anglais, malgré deux actes mesquins et mauvais d'interdiction policière contre deux numéros du journal *Justice*, une vigoureuse action législative de réforme fiscale et sociale est possible. C'est pourquoi le prolétariat anglais cumule et de plus en plus cumulera le bénéfice d'une action syndicale puissante et d'une action politique croissante, sans que les deux effets de cette double action également organisée se contrarient et se neutralisent.

Je vais maintenant examiner de plus près la bataille politique et sociale engagée de l'autre côté de la Manche.

Jean Jaurès, "Action anglaise et gouvernement", *L'Humanité*, 12 septembre 1909.